

TEMPERATURE

De 18 août 1902.

Table with 2 columns: Direction and Temperature. Rows include Washington, D. C., New York, etc.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 18 août. Indications pour la Louisiane: Temps - beau mardi, excepté des averse sur la côte; vents frais du sud.

NOTRE EDITION Spéciale Annuelle.

Revue Commerciale et Financière.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABEILLE publiera, cette année, le 31 août, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1901-1902 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue reformera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle reformera également des matières dont l'abondance et la variété plairaient même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répartiront dans toutes les directions, tant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireront des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

LA ZIZANIE

DANS LE Camp Républicain.

Depuis quelque temps l'horizon politique s'était un peu rasséréné. Tout annonçait un rapprochement entre le Président et le parti qu'il dirige ou qu'il devrait diriger. On est dit que l'ancienne harmonie allait se rétablir.

Les Républicains eux-mêmes, effrayés de l'impopularité qu'ils s'étaient attirée par leurs relations intimes avec le Trust détesté de la masse des populations, semblaient vouloir l'abandonner et brûler ce qu'ils avaient adoré jadis. Il était à croire que la paix était faite ou allait se faire et que le parti entier parfaitement un allait marcher résolument à la victoire.

Il n'en était rien. Voici les élections qui approchent et les républicains ont dû tracer leur plan de campagne électorale. C'est ce qu'ils ont fait, en effet, et tout leur programme est au-

jourd'hui connu. Il dément à peu près toutes les promesses et ils ne font à M. Roosevelt aucune des concessions désirées ardemment et attendues avec confiance par le chef de l'Etat. On sait combien ce dernier tient à ce que le traité de réciprocité avec Cuba. C'est là son grand cheval de bataille. Sur ce point, il s'est engagé d'honneur et il se croit obligé de tenir parole. Céder en pareil cas, ce serait s'exposer à perdre toute dignité, toute influence. Il est allé trop loin pour pouvoir reculer.

Que l'on juge de son dépit, quand, sur le programme de campagne, il n'a pas aperçu un seul mot relatif à son projet de réciprocité qui lui est si cher! Il s'en est plaint amèrement et, à son point de vue, il a parfaitement raison. De là les récriminations auxquelles il s'est livré.

Dans son mécontentement il s'est mis à examiner le programme, et il y a bien vite trouvé une autre violation des promesses faites par le parti.

M. Roosevelt ne s'est pas seulement engagé sur la question de réciprocité, il a fait également des déclarations qui l'engagent sur l'affaire des Trusts.

Or, dans le plan de campagne, le parti prend la défense de ces institutions maléfiques; il va même plus loin; il essaie de faire de M. Roosevelt un partisan de cette clique d'exploiteurs. C'est ce qui a révolté le Président qui a tout intérêt à ne pas passer pour un ami des Trusts; son élection en dépend en grande partie.

Il ne faut pas se faire trop d'illusions sur la haine qu'il professe contre les Trusts et qui n'est pas probablement aussi ardente qu'il veut bien le dire. Sur ce chapitre-là, il s'entendrait volontiers avec les républicains, s'il y trouvait son intérêt, et il est très possible qu'il n'est pas relevé ce trait de leur plan de campagne, s'ils ne l'avaient pas vivement blâmé et ne disant pas un traitre mot du projet de réciprocité cubaine qui lui est si cher.

Il y a là, de sa part, une petite vengeance dénotant, en notre double qualité de démocrates et ennemis jurés des Trusts, nous ne pouvons que lui savoir gré.

Grâce à lui, nous savons aujourd'hui parfaitement que, malgré leurs protestations, les républicains sont véritablement et foncièrement les partisans et les défenseurs des Trusts. Ce n'est pas là, du reste, une grande nouveauté pour nous; nous le savions depuis longtemps; mais il est bon, il est utile que l'on nous en donne aujourd'hui une nouvelle preuve. Le pays agit en conséquence aux élections prochaines.

Un nouveau câble.

Le câble anglais du Pacifique, qui doit relier les côtes du Canada à l'Australie, est en pleine voie d'exécution.

Le "Colonia", le plus grand bateau posé de câbles qui existe au monde, embarque en ce moment 3,500 milles de câble qu'il va immerger entre Pagan, petite île perdue dans l'Océan, à 1000 milles au sud de Honolulu, et Bamfield-Oreoh (Colombie anglaise). De son côté, l'"Anglia" posera la section de Fanning aux îles Fidji. On estime

que cette première partie du grand câble du Pacifique, du Canada aux îles Fidji, pourra être ouverte à la fin de novembre prochain. La ligne entière sera livrée au printemps de 1903; elle n'aura pas coûté moins de 55 millions de francs.

CROIX ROQUES.

Le gouvernement français vient de faire tenir à M. F. Ambroggi, consul de France en notre ville, les décorations des deux nouveaux Chevaliers de la Légion d'Honneur, le maire, M. Paul Capdevielle, et M. le Prof. Alois Forster, avec prière de les leur faire parvenir.

Avec un bienveillant empressement, M. Ambroggi s'est acquitté du soin qui lui était confié.

Le maire, qui est toujours à la Bala St Louis, a reçu hier soir au soir, accompagné d'un gracieux mot de M. Ambroggi.

Dangereux Filons.

Les faux monnayeurs pullulent, depuis quelque temps, en France, et il ne se passe de jour que la police s'y arrête ou que la Cour d'assises s'y condamne un de ces dangereux filons. Les pièces de un franc et de deux francs, module de Roty, existant tout particulièrement la verge imitatrice des maléfiques et le nombre des pièces faussées jetées dans la circulation commencent à être si inquiétant qu'on se parle rien moins que de la transformation complète de la monnaie d'argent. Peut-être est-ce pour une raison analogue qu'on travaille en ce moment à la Banque de France à la confection de nouveaux billets de mille francs.

Les fabricants de fausse monnaie ont existé de tout temps et dans tous les pays. Partout ils ont été et sont encore frappés des peines les plus sévères.

La coutume de Bretagne porte en ces termes expresse: "Que les faux monnayeurs seront "bouillies" puis pendus."

Et celle de Londen dit: "Qui fait ou forge aussi monnaie doit être traité, bouilli et pendu."

On lit dans les registres du Parlement: "L'an 1347, sixième jour de mars, furent bouillis en la place aux Pourceaux, maître Etienne de Saint-Germain, autrement dit de Compiègne, et Henri Foignon, écuyer de Tresson, vers Châteaux Thierry, pour ce qu'ils avaient taillé coins à faire brûler et coins à faire deniers d'or à l'ange.... et puis furent pendus."

Il est remarquable que le premier édit condamnant: 1° à la marmitte, 2° au pilori, les fabricants de fausses monnaies, les fabricants maladroits de faux "testons", de faux "agnels", de faux "besants", de faux "cavalots" et de faux saints d'or, ainsi nommés parce qu'ils représentaient la "Salutation angélique", il est remarquable, disons-nous, que ce premier édit naquit sous Louis le Débonnaire. Cela indique assez clairement que l'abus était tel que ce souverain si "débonnaire" fut contraint, pour y remédier, à des mesures énergiques de répression.

Dans les premiers temps de la monarchie française, les monnaies étaient fabriquées partout où les rois faisaient résidence et, à ces causes, les officiers et ouvriers de monnaies étaient "commensaux de la maison du Roi."

Leurs ateliers étaient situés dans les environs de la capitale, et les pièces étaient frappées dans des ateliers particuliers, où les rois venaient souvent se rendre, pour voir de près les opérations de fabrication.

Les ateliers de fabrication des monnaies étaient situés dans des endroits secrets, et les pièces étaient frappées dans des ateliers particuliers, où les rois venaient souvent se rendre, pour voir de près les opérations de fabrication.

Des le quatorzième siècle, une armée d'imitateurs habiles lançait dans la circulation. Annet les banques d'Etat des cinq parties du monde, victimes des faussaires, offraient-elles des récompenses à ceux dont les renseignements pouvaient les aider à l'arrestation de ces malfaiteurs.

Tout récemment, la Banque d'Angleterre, qui, depuis quelque temps, avait vu, non sans stupeur, entrer dans ses caisses de fausses bank-notes, fit publier dans plusieurs journaux anglais et français une note proposant au dénonciateur des faussaires dont elle était victime une somme de mille livres sterling.

Cette note, plusieurs fois répétée, n'a pas amené la découverte des coupables, mais elle a produit ce résultat très appréciable, quoique inexpliqué, de faire cesser comme par enchantement la fabrication des fausses bank-notes. Pourquoi la Monnaie de Paris n'emploierait-elle pas ce moyen si simple? Il vient de résider en Angleterre, il pourrait peut-être réunir là aussi, et dans ce cas, on n'aurait plus à redouter, au moins momentanément, l'invasion inquiétante des pièces faussées de un et deux francs du modèle Roty.

Il est vrai que la Monnaie de Paris ne reprend pas les pièces faussées. Celui qui les reçoit est obligé de les garder, et la Monnaie de Paris n'en subit aucune perte.

LE DEPART DE L'AMIRAL DE BEAUMONT.

L'amiral de Beaumont, préfet maritime, relevé de ses fonctions par M. Camille Pelletan, a quitté Toulon il y a quelques jours. Son départ a donné lieu à une manifestation sympathique des plus importantes.

Des quatre heures, le jour de son départ, une foule énorme, qu'on peut évaluer à plus de dix mille personnes, se pressait aux abords de la gare, et c'est à grand-peine que l'amiral de Beaumont, lorsqu'il est arrivé, à cinq heures et demie, accompagné de son aide de camp, le lieutenant de vaisseau Scherer, a pu se frayer un passage.

La foule, dans laquelle se trouvaient presque tous les ouvriers de l'arsenal, l'accueillait fraternellement. On cria: "Vive l'amiral! Vive Beaumont!" et des gerbes de fleurs lui sont offertes par le syndicat des commerçants de Toulon.

Son chef d'état-major, le contre-amiral Jaaréguberry, l'amiral Gigos de Salvayre, directeur des constructions navales, et de nombreux officiers des divers services de l'arsenal viennent lui serrer la main, et le poète Jean Aicard lui adresse, très ému, quelques paroles d'adieu qui sont accueillies par les braves des assistants.

Un délégué du commerce toulonnais et plusieurs autres délégués locaux viennent saluer l'amiral et lui manifestent le regret profond qu'inspire à tous son départ.

L'amiral, avec les larmes aux yeux... et c'est avec une vive émotion qu'il prononce ces quelques paroles: "Merci à vous tous de vos chaleureuses sympathies. Je m'éloigne à regret. Longtemps je garderai le souvenir de mon passage à Toulon. Je ne puis en dire davantage, car je dois me retrancher derrière le devoir et la discipline."

Lorsque le train s'ébranle, la foule salue le départ de l'amiral par les cris vingt fois répétés de: "Vive le préfet, vive l'amiral de Beaumont!"

armée d'imitateurs habiles lançait dans la circulation. Annet les banques d'Etat des cinq parties du monde, victimes des faussaires, offraient-elles des récompenses à ceux dont les renseignements pouvaient les aider à l'arrestation de ces malfaiteurs.

Tout récemment, la Banque d'Angleterre, qui, depuis quelque temps, avait vu, non sans stupeur, entrer dans ses caisses de fausses bank-notes, fit publier dans plusieurs journaux anglais et français une note proposant au dénonciateur des faussaires dont elle était victime une somme de mille livres sterling.

Cette note, plusieurs fois répétée, n'a pas amené la découverte des coupables, mais elle a produit ce résultat très appréciable, quoique inexpliqué, de faire cesser comme par enchantement la fabrication des fausses bank-notes. Pourquoi la Monnaie de Paris n'emploierait-elle pas ce moyen si simple? Il vient de résider en Angleterre, il pourrait peut-être réunir là aussi, et dans ce cas, on n'aurait plus à redouter, au moins momentanément, l'invasion inquiétante des pièces faussées de un et deux francs du modèle Roty.

Il est vrai que la Monnaie de Paris ne reprend pas les pièces faussées. Celui qui les reçoit est obligé de les garder, et la Monnaie de Paris n'en subit aucune perte.

LE DEPART DE L'AMIRAL DE BEAUMONT.

L'amiral de Beaumont, préfet maritime, relevé de ses fonctions par M. Camille Pelletan, a quitté Toulon il y a quelques jours. Son départ a donné lieu à une manifestation sympathique des plus importantes.

Des quatre heures, le jour de son départ, une foule énorme, qu'on peut évaluer à plus de dix mille personnes, se pressait aux abords de la gare, et c'est à grand-peine que l'amiral de Beaumont, lorsqu'il est arrivé, à cinq heures et demie, accompagné de son aide de camp, le lieutenant de vaisseau Scherer, a pu se frayer un passage.

La foule, dans laquelle se trouvaient presque tous les ouvriers de l'arsenal, l'accueillait fraternellement. On cria: "Vive l'amiral! Vive Beaumont!" et des gerbes de fleurs lui sont offertes par le syndicat des commerçants de Toulon.

Son chef d'état-major, le contre-amiral Jaaréguberry, l'amiral Gigos de Salvayre, directeur des constructions navales, et de nombreux officiers des divers services de l'arsenal viennent lui serrer la main, et le poète Jean Aicard lui adresse, très ému, quelques paroles d'adieu qui sont accueillies par les braves des assistants.

Un délégué du commerce toulonnais et plusieurs autres délégués locaux viennent saluer l'amiral et lui manifestent le regret profond qu'inspire à tous son départ.

L'amiral, avec les larmes aux yeux... et c'est avec une vive émotion qu'il prononce ces quelques paroles: "Merci à vous tous de vos chaleureuses sympathies. Je m'éloigne à regret. Longtemps je garderai le souvenir de mon passage à Toulon. Je ne puis en dire davantage, car je dois me retrancher derrière le devoir et la discipline."

Lorsque le train s'ébranle, la foule salue le départ de l'amiral par les cris vingt fois répétés de: "Vive le préfet, vive l'amiral de Beaumont!"

UN SOUVENIR.

Un souvenir qui montre toute la beauté d'âme de la reine Christine, qui vient de passer quelques heures à Paris.

Les partis adverses, pourtant si acharnés en Espagne, ont tous jours trouvé la Reine indulgente et prête à la clémence. C'est ainsi qu'elle s'opposa avec la dernière énergie à l'exécution des chefs de l'armée militaire de 1856.

La Junta suprême avait confirmé la condamnation à la peine capitale du général Villacampa, chef de l'insurrection; du lieutenant Gonzalez et de quatre sergents pris les armes à la main. Le fils du général vint se jeter à la Reine aux pieds de la Reine, qui pardonna. Par trois fois, les ministres cherchèrent à la faire revenir sur sa décision. M. Sagasta alla jusqu'à menacer d'une crise ministérielle. Rien n'y fit.

Je veux, répondit Marie-Christine au chef du cabinet, que le berceau de mon fils soit entouré de l'affection de tous les Espagnols, même les plus coupables.

Aussi, le 29 septembre suivant, lorsque la Reine-régente revenait de la Grèce où elle était allée chercher le jeune Roi et les infantes, le peuple de Madrid lui fit une réception enthousiaste. La Reine, émue, s'arrêta à la place noire de monde, prit le Roi dans ses bras, l'embrassa longuement, le montra à la foule qui dans un cri formidable de "Vive le Roi!" lui témoigna sa joyeuse reconnaissance.

La bonté est, généralement, plus politique que la haine. Les gouvernements ont peut-être tort de l'oublier.

AMUSEMENTS.

Orpheum Athletic Park.

Il y avait, dimanche et hier soir, au Parc Athlétique, une foule énorme et tout-à-fait d'élite. Elle y avait été attirée par un événement rare à la Nouvelle-Orléans - la première d'une pièce dont nous avons le premier, et qui est dû à l'heureuse et habile collaboration de deux jeunes artistes-écrits dont toute notre population apprécie l'esprit et le talent; à la collaboration de MM. J. M. Lovéque et Henry Wherman - le premier, un de nos journalistes les plus avantageusement connus; le second, un musicien d'une grande distinction, dont tous nos amateurs ont depuis longtemps déjà applaudi les nombreuses productions.

Nous connaissons déjà la valeur de M. Lovéque comme écrivain; il nous en a donné jusqu'ici des preuves éloquentes et convaincantes. Il lui restait à se faire apprécier comme auteur dramatique et il vient de nous donner une juste idée de la fécondité de ses ressources en pareille matière. Il a tiré un parti merveilleux du sujet qu'il venait exploiter. Le but qu'il poursuivait consistait à ridiculiser, à ridiculiser la manie des riches américains constamment à la recherche de maris tirés en vue de s'agrandir en recevant des dollars qu'ils apportent dans leurs corbeilles de noces, et il y a complètement réussi.

La scène se passe en Amérique dans une hôtellerie fashionable du Nord. Il y a là une foule de nobles qui s'entendent pour toute richesse que leur nom, et sont venus ici pour y redorer leur blason. Ils attendent dans les villes d'eau, ainsi que de jeunes américaines fillettes et en quête de maris tirés.

A un moment donné les jeunes dandys de la vieille Europe se trouvent sans un sou vaillant dans leur poche et se voient payer le prix de leur pension. Il en résulte une

IX. LA FERME. La famille Saint-Mesmin, universellement respectée, était d'origine française; le premier des Mesmin qui vint quitter les délices de la vie civilisée pour se consacrer à la culture des champs, était un frère d'armes plus aventureux, compagnon de Jacques Cartier, en qui se trouvaient les qualités de la patrie, malade, avec une jeune femme éplorée pour tout soutien, celui-là possédait un corps robuste et un cœur tendre.

Il partit, espérant ramener en France son ami bientôt rétabli par la joie du retour; il trouva un mourant seigné par sa femme, un enfant de dix-sept ans, déjà orphelin et qui deux jours plus tard était veuve.

Que faire? La jeune veuve était remarquablement jolie et très bien élevée pour l'époque. Elle avait fait ses preuves de courage et d'énergie en quittant ses amis et la douce France, pour suivre celui qu'elle aimait et qui s'était égaré, peu de semaines avant le départ.

Ce premier des Saint-Mesmin du Canada était un cadet de grande famille et n'avait pas grand-chose à espérer des sœurs qui venaient de lui offrir un asile.

Mme Gabrielle le regardait avec des yeux souvent pleins d'humble reconnaissance; lorsque Saint-Mesmin lui proposa, pour l'acquiescer de sa connaissance, de céder à quelque voisin les terres qu'avant de mourir son mari avait données à son fils, elle se contenta de hocher la tête.

— Vous ne désirez donc pas retourner en France? demanda le jeune homme, point trop surpris. — En France, personne ne m'aime, je n'ai plus personne; tout ce que j'aime est ici, dit-elle.

deux d'incidents dramatiques et instantanés qui mettaient le public en joie et font la fortune de la pièce.

On ne peut s'imaginer le parti que M. Lovéque a retiré de cette dernière - tout-à-fait neuve et qui lui a valu de nombreux succès.

On a beaucoup applaudi les scènes où toutes les situations sont renversées et où l'on voit la comédie et dans un instant les jeunes gens habitués à briller dans les salons de la Fashion.

Sur ce sujet qui précède énumération à la musique, M. Wherman a écrit une partition brillante, animée, où abondent les traits les plus heureux et les mélodies les plus entraînantes. Ce qui se fait remarquer dans cette composition, c'est le brio; le tempo de valse y domine et communique à toute la pièce une gaieté irrésistible.

Mlle Lottie Crex a fait merveille dans son rôle de Princes Fitzrood - on sait avec quelle aisance distinguée elle porte le travesti.

Mlle Lottie Kendall a partagé son succès dans son rôle de Isabel Fort, la baigneuse ("The Swimming Girl").

Nous devons envoyer les félicitations les plus vives, les plus sincères à toute la troupe Olympia, entrées à Miss Eunice Lavelle, une nouvelle étoile qui se lève à l'horizon et fera bientôt parler d'elle dans le monde des théâtres.

Nos compliments à M. Edward Eggleston (le baron Bluff), à M. Ed. Weston (le baron Bat).

L'interprétation de "The Swimming Girl" fait le plus grand honneur à la troupe Olympia, qui a prodigieusement contribué au succès de ce nouvel opéra-buffa. N'oubliez pas de citer avec éloges M. Day Young, qui a monté la pièce, et M. Macken, le directeur musical, qui s'est montré tout le temps à la hauteur de la composition et a parfaitement réussi à en faire ressortir les beautés.

Le Parc Athlétique ne se décomposera jamais cette semaine.

WEST END. Comme on devait s'y attendre, comme il arrive toujours en pareil cas, il y avait foule dimanche et hier soir, au West End.

On avait, en effet, annoncé de grandes nouveautés, en dehors des exécutions musicales de l'orchestre Rosenbecker; l'audition de M. Aldrich Libbey, un chanteur d'une rare renommée et qui vaut peut-être encore mieux que sa réputation.

M. Libbey est accompagné de sa femme, qui est elle-même une cantatrice d'élite. Ce qui distingue M. Libbey, c'est sa diction; c'est un plaisir d'entendre une voix si belle, si pure, si claire, si pleine, et qui lui permet de mettre en relief les beautés des œuvres qu'il interprète. De là la vogue dont il jouit et les succès qu'il remporte partout où il se fait entendre. Il est naturellement aidé par Mme Libbey, qui possède la même méthode et partage ses succès. Aussi les deux qu'ils exécutent de compositions excellentes; ils ont remporté un succès public.

Yallès, le nouvel athlète, a fait une très favorable impression dès sa première apparition. C'est un fort bel homme dont les poses sont pleines de charme. Un brillant succès lui est assuré pour toute la série de ses représentations.

Parmi les nouvelles venues que nous offre, cette semaine, le vigneron de Reed, nous citerons "Jack and the Beanstalk" qui va faire la joie des enfants et de leurs parents.

Une superbe comédie qui commence pour le West End.

Mort subite. Mme M. Flynn, pensionnaire de l'Asile des Petites Sœurs des Pauvres, est morte subitement hier matin à l'angle des rues Broad et Dumaine. La pauvre vieille se trouvait chez sa petite-fille qui demeure rue St. Anne, 207, lorsqu'elle a succombé à la chaleur excessive. Le coroner a été avisé.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

DE

ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GREVILLE.

VIII. FLEUR DE BOIS.

En ceci il ne différait guère de ses voisins et compagnons; mais ce qui le rendait infatigable à beaucoup, ce qui l'empêchait

d'être populaire alors que les propriétaires canadiens étaient universellement estimés, c'était sa sournoiserie, autant que les vices dont il ne se cachait pas.

Qu'il aimât à boire, à jouer, à parier, qu'il fût grand coureur de femmes et de filles, on le lui eût pardonné, au moins dans une certaine limite; mais il faisait en sourdine des actions répréhensibles qui attirèrent sur sa belle tête brune de fâcheux pronostics.

— Pourquoi ne regarde-t-il pas le monde en face? disait la bonne Mme Saint-Mesmin, pourtant si indulgente.

Et personne n'avait jamais songé à répondre à cette question.

Arrivé à un endroit du fleuve où l'eau plus large est moins profonde et coule plus paisiblement, Manoil trouva un petit bateau à vapeur qui, lorsque le commandant le permit, lui en laissa de façon à transporter d'une rive à l'autre le bœuf et même les voitures légères.

emporter à la dérive pour attacher. Toute autre façon de tenter le passage serait folle et impraticable.

Une fois de l'autre côté, sur le territoire américain, Manoil se sentit chez lui; quelques kilomètres encore et il serait sur son terrain, avec ses bêtes et ses serviteurs.

Sans s'arrêter au village indien, dont les pauvres maisons s'estompaient à sa gauche dans la vapeur dorée de ce matin de joie, il jeta un regard de côté vers une petite fontaine, d'où coulait un filet d'eau pure.

Penchée sur le bord, une femme sveltes et mince, plutôt enfant que jeune fille, puisait de l'eau qu'elle versait dans une sorte de petit lavoir tout proche; puis elle s'agenouilla et fit voler autour d'elle des flocons d'écaume savonneuse.

Manoil s'arrêta. — Fleur de Rosée! cria-t-il de sa belle voix sonore. L'enfant leva la tête; son visage, aux traits délicats, était d'une teinte cuivrée, comme ses bras, ensablés jusqu'au coude dans l'eau moussante. — Que fais-tu là? demanda Manoil en se rapprochant avec l'air d'un homme qui se souvient de son cheval devenu sourd. Tu devrais être à l'école, au lieu de l'amuser à faire des bulles de savon. — Je ne m'amuse pas, monsieur Komers, répondit grave-

ment la fillette. Je lave les linges de l'autel pour la messe de dimanche prochain, par ordre de M. le curé.

Sa voix avait un timbre un peu guttural, et cependant résonnait comme une clochette dans l'air pur.

— Veux-tu venir au ranch? Tiens, j'ai justement une place, dit Komers, en montrant ses dents blanches. Il se rangeait, elle le toisa dédaigneusement.

— Vous n'avez pas honte? fit-elle avec hauteur. L'enveloppe d'un coup de fouet son cheval, qui rebimba, et à toute vitesse, victorieux comme si rien ne lui était arrivé, entra au logis, pendant que Fleur de Rosée terminait son savonnage.

— Et Favori? demanda en regardant de tous côtés le palefrenier venu pour tenir le cheval. — Une voiture lui a passé sur le corps, répondit froidement le maître, en ôtant ses gants, maculés de taches brunes. Ce fut toute l'histoire fanébre du fidèle animal.

qu'un n'avait pas songé à l'enterrer décemment, pour mettre sa dépouille à l'abri des loupes.

La fillette que Manuel avait laissée au lavoir ringa soigneusement les nappes consacrées, puis fut les stendards sur les bûches, au grand soleil pour les sécher.

Un pli se creusait entre ses sourcils, pendant qu'elle songait. — Quelle impudence! dit-elle enfin, presque tout haut.

— Eh, Marie! que distu, fit le bon prêtre qui venait voir de quelle façon sa paroissienne Paan-Ronge accomplissait sa besogne.

— Rien qui vaille la peine, monsieur le curé, répondit-elle, les yeux couverts d'incarnat. Il l'examina avec un peu d'inquiétude. — Quelqu'un vient de passer le bec, insista le directeur de consciences. L'as-tu vu? — Oui, dit l'Indienne, comme à regret. — Qui était-ce? — Ce méchant Komers, répondit la fillette en détournant son visage. Il n'y a donc pas moyen de l'empêcher de venir par là? — Hélas non! soupira le prêtre. Les routes sont à tout le monde! La fillette ramassa silencieusement le linges éclatant de blancheur et suivit son pasteur dans la sacristie.

IX. LA FERME. La famille Saint-Mesmin, universellement respectée, était d'origine française; le premier des Mesmin qui vint quitter les délices de la vie civilisée pour se consacrer à la culture des champs, était un frère d'armes plus aventureux, compagnon de Jacques Cartier, en qui se trouvaient les qualités de la patrie, malade, avec une jeune femme éplorée pour tout soutien, celui-là possédait un corps robuste et un cœur tendre.

Il partit, espérant ramener en France son ami bientôt rétabli par la joie du retour; il trouva un mourant seigné par sa femme, un enfant de dix-sept ans, déjà orphelin et qui deux jours plus tard était veuve.

Que faire? La jeune veuve était remarquablement jolie et très bien élevée pour l'époque. Elle avait fait ses preuves de courage et d'énergie en quittant ses amis et la douce France, pour suivre celui qu'elle aimait et qui s'était égaré, peu de semaines avant le départ.

Ce premier des Saint-Mesmin du Canada était un cadet de grande famille et n'avait pas grand-chose à espérer des sœurs qui venaient de lui offrir un asile.

Mme Gabrielle le regardait avec des yeux souvent pleins d'humble reconnaissance; lorsque Saint-Mesmin lui proposa, pour l'acquiescer de sa connaissance, de céder à quelque voisin les terres qu'avant de mourir son mari avait données à son fils, elle se contenta de hocher la tête.